

Mémoires d'un Pilier de taverne

Sybille Marchetto

Toutes les histoires qui se terminent mal commencent dans une taverne. Parce qu'on a bu plus que de coutume, parce qu'on subit un coup de fatigue, parce que notre bourse est plus asséchée que notre gosier...

On est resté derrière le verre ou la chope au-delà de la limite qu'on s'était fixée, on s'est trop attardé... et le client est là, avec sa mission bâtarde.

Parce que sa mission est forcément vouée à l'échec. Un client « normal » se serait rendu dans n'importe quelle maison convenable, au siège d'une guilde réputée ou...

Pour recruter dans une taverne, il faut être au moins aussi désespéré que le mercenaire que l'on engage.

Donc tout a commencé dans une taverne.

J'avais vraiment bu plus que de raison. Et il faut une sacrée quantité de bière, de vins et d'alcools divers pour que l'ivresse commence à poindre dans ce corps taillé pour les champs de bataille.

Mais c'était un jour morne, un jour où rien ne saurait aller bien.

Alban m'avait foutue dehors. Une fois de plus. Une fois de trop ?

Qu'avais-je donc fait pour mériter sa colère cette fois-là ?

J'imagine que ce n'était qu'une de mes nombreuses infidélités. Avec le recul, je regrette vraiment cette période de mon existence. La vie ne nous réservait à peine plus d'une trentaine d'années ensemble et j'aurais pu, sur un temps aussi bref, me tenir à carreau ou, au moins, être plus discrète. Mais j'avais juste un siècle et je bouillonnais, au sens propre.

J'avais une soif de sang et de chair fraîche, je voulais tuer et baiser, planter mon épée dans les corps de mes ennemis ou sentir se planter en moi la vigueur et la vie.

Alban n'aurait pas dû me rencontrer, pas dans cette incarnation, pas dans cette époque.

Je ne pouvais pas vivre avec lui. Etre réduite à l'inactivité dans ce quartier rempli de

jeunes humains, fiévreux de leur engagement en tant que paladins au service de son dieu...

Qui lâcherait un loup au milieu de son propre troupeau ?

Le plus étrange est que je reste persuadée qu'Alban le savait et qu'il ne m'en a pas réellement voulu. Il m'aimait comme j'étais.

Mais il me mit à la porte en me hurlant dessus toute la colère que mes infidélités répétées et voyantes avaient fait naître en lui.

Hé, vieille Elfe percluse de nostalgie, voilà que tu t'éloignes de ton histoire !

Donc j'étais dans cette taverne, triste et ivre. Triste de mes propres fautes, ivre d'une absorption prolongée et insatisfaisante.

Et le client est entré.

C'est un petit Humain, rondouillard, essoufflé. Ses cheveux gras qui pendaient lamentablement sur son front rougi accentuaient son air pathétique.

Ses yeux avaient roulé, faisant le tour de la grande salle commune, puis s'étaient posés sur moi.

J'imagine que je correspondais pleinement à l'image qu'il se faisait du mercenaire sans scrupules, avec ma cotte de mailles mal entretenue, mon visage aviné et mon épée posée à mes côtés.

Il s'est assis à ma table et j'ai éructé un :

— Hé, ta gueule me revient pas, j'ai pas envie de coucher avec toi !

... mais il a agité ses petites mains boudinées, affolé :

— Non, non, madame, point de méprise. Je ne cherche pas ce genre de commerce...

— ... et je ne vends rien de ce genre !

— C'est une lame que je souhaite engager.

Le reste de la scène est floue. Non que ma mémoire vacille, je me sens encore bien alerte (et peux le prouver à qui en douterait !), mais je ne me suis jamais rappelée ce que j'avais vraiment promis à cet homme. Je me souviens juste que, quelques jours plus tard, j'étais en route, faisant équipe avec trois autres mercenaires et, quelque part, heureuse de cet incident qui me donnait un bon prétexte pour m'éloigner quelques temps de Franc-Côte... et de mon époux...

Ils étaient trois, donc.

Il y avait Soleyn qui était de ma taille, plutôt petit donc pour un Humain, avec cette fragilité qui leur est si typique. Il se disait magicien et il fallait le croire sur la bonne mine de sa robe... si usée qu'elle en était gris fané. Pas le genre de compagnon idéal pour une chevauchée de plusieurs jours.

Il y avait aussi Trenq et Angueyran dont le gabarit était plus conforme à ce qu'on en attendait. Le premier était un barbare, probablement du Haut Nord, et pas suffisamment jeune pour errer encore sur les chemins. Le deuxième était a priori un vrai mercenaire, croisement improbable entre deux humanoïdes non identifiables. Mon imagination me susurrant qu'un Orc et un Elfe s'étaient accouplés et, même avec le recul, je pense que j'étais dans le vrai, car il semblait puissant et son physique, un brin lourdaud, n'était néanmoins pas rebutant.

Drôle de troupe ainsi constituée, j'en déduisis que je n'étais pas la seule créature à avoir besoin d'argent et d'un prétexte pour fuir la ville.

Le voyage ne dura que quelques jours et nous fîmes bientôt à Pélainos.

Comme prévu – Soleyn, contrairement à moi, se souvenait parfaitement des termes de notre engagement –, nous trouvâmes le dénommé Ambroisil Malperium chez lui. C'était l'exacte reproduction du petit Humain qui nous avait engagé : gras, inquiet...

De toute évidence, les deux marchands avaient dû conclure de mauvais arrangements et devaient unir leurs forces contre un ennemi commun moins idiot qu'eux.

Je me souviens m'être demandée si j'avais besoin à ce point d'argent pour me mettre au service d'Humains dont le sort me désintéressait particulièrement. Mais mes pensées ne devaient pas être aussi claires qu'aujourd'hui.

Bref, nous rencontrâmes Ambroisil et, comme nous avions été engagés pour cela, nous prîmes, avec lui, la route d'Eslet où il devait récupérer... un paquet ? avant que nous le conduisions auprès de notre client.

En réalité, cela semblait de l'argent facilement gagné.

Le voyage lui-même n'était pas long et, au fur et à mesure que le temps passait, j'appréciais de plus en plus la compagnie du petit Soleyn.

C'est assez étrange, je crois que j'ai toujours eu un faible pour les gringalets en robe.

Kirien dirait que je suis fascinée par la magie parce que je n'y comprends rien, mais ce sale nécro a toujours essayé d'insinuer que j'étais moins futée que lui. Ce qu'il est loin encore d'avoir prouvé, car l'histoire sylvaine m'a inscrite au rang des plus grands généraux et je ne pense pas qu'il puisse se vanter de rien de similaire à Ankomnia, sa ville natale.

Mais je digresse à nouveau...

Je crois qu'aucun de nous ne savait réellement pourquoi il était sur cette petite route, ce jour-là, si bien que notre attention était quelque part, mais certainement pas là où elle aurait dû être.

Ils nous sont tombés dessus à... dix. Seulement dix.

Même sans la magie de Soleyn, Trenq, Angueyran et moi aurions largement dû en venir à bout. Ce n'était pas des guerriers entraînés, des mercenaires. C'était juste une bande de petits brigands, embauchés pour l'occasion, probablement pour une poignée d'or.

Le combat a été extrêmement rapide.

L'un d'eux a tué Soleyn dans les premières secondes, alors qu'il se préparait à incanter, d'un carreau d'arbalète en pleine gorge.

Il y a eu quelques coups d'épée, nous avons dû les blesser (un peu) et ils ont tué Ambroisil avant de nous abandonner là puisque nous étions sans intérêt.

La petite troupe avait disparu de l'horizon et nous sommes restés un moment sans rien dire.

— Comment avons-nous pu échouer ? fit remarquer Trenq, soudain fatigué.

Angueyran bafouilla et finit par lâcher :

— Ils étaient nombreux, pas de notre faute si le marchand a été radin sur l'escorte.

Un bref instant, j'hésitais entre rire et colère, mais ce fut la colère qui l'emporta :

— T'es vraiment un abruti, tu le sais ? Si tu ne peux te battre qu'à un contre un, tu penses que tu auras encore souvent des contrats ? C'est tout notre métier qui repose sur l'idée que tu vaux plusieurs hommes ! Ils étaient dix et nous étions quatre. On aurait mieux fait d'y rester ; au moins, Soleyn ne mourra pas de honte, lui !

— La honte, ça coûte cher, j'ai pas les moyens, lâcha Trenq, pâle et lointain.

— Je n'ai pas les moyens non plus, haussai-je les épaules. Je suis une Tanään'Danal ! Des Elfes noirs eux-mêmes ont payé pour mes services !

— Que va-t-on faire ? demanda Angueyran d'une voix mal assurée.

Je ne pouvais pas retrouver seule le petit marchand, j'étais trop imbibée lors de notre rencontre et son visage était flou dans ma mémoire.

Aussi Trenq m'accompagnait. Nous avions défait Angueyran de toute obligation envers nous car, sans trop savoir pourquoi (d'aucun dirait l'instinct), il me semblait que le vieux barbare était plus fiable que le bâtard non-identifié.

Quoiqu'il fut inquiet et probablement sur ses gardes, nous n'eûmes aucune difficulté à retrouver notre client qui logeait dans une auberge sordide à quelques rues à peine de la taverne où il nous avait recrutés.

Trenq me le désigna et, quand nous fûmes sûrs de la cible, je lui fis signe de partir.

Nous ne nous étions jamais rencontrés et nous ne reverrions plus jamais, et c'était très bien ainsi.

La suite ne fut que pure routine.

On dit qu'il n'y a pas d'assassins chez les Elfes sylvains, car ils sont trop « nobles » pour se laisser aller à d'aussi répugnantes activités. Mais je ne sais pas bien si quelqu'un croit à ces sottises, sinon les Hauts Elfes qui paient fort cher nos services en imaginant que leurs mains sont restées propres.

Bref, assassin ou mercenaire, je ne sais pas trop quelle est la différence. On nous paie pour tuer. Tuer un pauvre type dans son lit ou sur un champ de bataille, au résultat, c'est pareil : le type est mort.

J'attendis donc la nuit et n'eus aucun mal à me glisser à l'intérieur de l'auberge.

— Je suis vraiment désolée, glissai-je à l'oreille de mon client, tout en plantant largement ma lame dans le corps sans défense du petit marchand. Je n'ai pas les moyens de te laisser en vie.

Ce qu'il faudrait retenir de tout ça, à vrai dire, c'est qu'il ne faut jamais accepter une mission quand on est saoul ! Et, surtout, ne jamais engager un mercenaire ivre !

– *Cenlivane* –